psychismes
collection fondée par Didier Anzieu

René Kaës

L'idéologie
l'idéal, l'idée, l'idole

DUNOD

Illustration de couverture :

La guerre, Marcel Gromaire (1892-1971),
(C) ADAGP, Paris, 2016
Paris, musée d'Art moderne de la Ville de Paris
Photo (C) RMN-Grand Palais / Agence Bulloz

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.
Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.
Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2016
5 rue Laromiguière, 75005 Paris
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-074809-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS À LA NOUVELLE ÉDITION V

AVANT-PROPOS (1980) XIII

PREMIÈRE PARTIE

POSITION ET MENTALITÉ IDÉOLOGIQUES. PROBLÈMES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

1. L'idéologie dans les théories psychanalytiques 3

2. Les recherches psychanalytiques sur les groupes. Un cadre méthodologique et théorique 21

3. Position et mentalité idéologiques 43

4. Emprise idéologique et lien tyrannique dans la cure d'un adulte 55

5. Position idéologique et alliances inconscientes dans un groupe 71

DEUXIÈME PARTIE

L'IDÉOLOGIE ET L'IMPENSÉ DU CORPS

6. L'idéologie et l'impensé du corps 87

7. Narcissisme et position idéologique 107

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

TROISIÈME PARTIE

LA TRIPLE ALLÉGEANCE NARCISSIQUE DE L'IDÉOLOGIE : L'IDÉAL, L'IDOLE, L'IDÉE

8. L'allégeance à l'idéal : l'idéalogie 125

9. La fascination de l'idole. Fétichisme, défenses perverses et idologie 141

10. Toute-puissance de l'idée et système d'objets abstraits : l'idéologie 155

QUATRIÈME PARTIE

DE L'IDÉOLOGIE À LA POSITION MYTHOPOÏÉTIQUE DANS LES GROUPES. LA BUTÉE DES IDÉOLOGIES RADICALES

11. Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes 173

12. Une « pensée » contre le penser 187

13. Le passage de la position idéologique à la position mythopoïétique dans les groupes 203

14. Questions ouvertes. Les idéologies radicales. Transférabilité des concepts. Interpréter l'idéologie 217

POST-SCRIPTUM. FACE À LA TERREUR 237

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES 241

INDEX 251

TABLE DES MATIÈRES 257

AVANT-PROPOS À LA NOUVELLE ÉDITION

CETTE NOUVELLE ÉDITION de *L'Idéologie, Études psychanalytiques* paraît sous un nouveau titre 35 ans après la première (1980). Elle est revue, complétée et remaniée. Sur le fond, j'ai conservé la plupart des propositions que j'avais formulées à l'époque pour établir un point de vue psychanalytique sur cette question. Au fil des ans, elles se sont enrichies de concepts dont je ne disposais pas alors et qui m'ont conduit à revisiter les données de la clinique et les élaborations théoriques. D'autre part, le contexte culturel et géopolitique a considérablement changé avec les formes contemporaines du *malêtre*[1] dans la civilisation. Il n'est pas exagéré de penser que ses effets se manifestent dans de nouvelles configurations de l'idéologie et jusque dans les formes, les contenus et les processus de l'espace de la réalité psychique, chez les individus et les ensembles comme les groupes et les institutions. La permanence d'une problématique de l'idéologie et les variations de ses modalités justifient cette reprise et cet ajustement.

L'ouvrage de 1980 est né de la nécessité que j'éprouvais de chercher une réponse à des questions dont la source surgissait de la clinique de la cure et du travail psychanalytique en situation de groupe. Je pense que cet investissement de recherche était aussi soutenu par les changements profonds qui ont ébranlé la France et une grande partie du monde occidental dans les années 1968.

J'observais comment, chez le sujet singulier, la position idéologique se construit sur certaines bases de la psyché infantile et des « théories »

1. Cf. R. Kaës (2012), *Le Malêtre.*

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

qu'elle développe pour traiter les questions énigmatiques de l'origine, de la naissance (et donc de la cause), de la séduction, de la différence des sexes. Sur la base de ces réponses, et dans la mesure où prédominent dans leur construction la toute-puissance de l'Idée, les exigences du narcissisme archaïque de l'Idéal et l'emprise du fétiche ou de l'Idole, les bases sont jetées de ce que Freud nomme une *Weltanschauung* : une vision du monde suffisamment cohérente et structurée qui fournit de manière intangible toutes les réponses à toutes les énigmes auxquelles le sujet est confronté.

Le travail psychanalytique en situation de groupe m'apportait quatre éléments nouveaux : l'inscription de la *position* idéologique dans l'intersubjectivité et plus précisément dans un espace groupal ; l'observation *in statu nascendi* de sa consistance, de ses processus, de ses enjeux et de sa transformation ; la corrélation entre sa formation et un contexte de crise et de catastrophe ; les rapports qu'elle entretient avec deux autres types de mentalité : ceux que produisent la position utopique et la position mythopoïétique.

La clinique de la cure et celle des groupes me confrontaient à trois formes de représentation que j'identifiais comme des positions mentales récurrentes. J'ai choisi le terme de position en référence au concept kleinien homonyme (position schizoparanoïde et dépressive). Ce concept décrit moins un processus génétique, ou un ordre chronologique, qu'une structure qui s'actualise dans différents moments de l'organisation de la vie psychique. Les contenus de ces positions peuvent donc varier, se transformer, mais les processus et les formations psychiques de base restent les mêmes, de même que leurs fonctions fondamentales.

L'idée était – je la maintiens encore aujourd'hui – que les individus, les groupes et les institutions s'organisent sur trois principales positions mentales qui correspondent à des visions du monde (*Weltanschauungen*) : la position idéologique, la position utopique et la position mythopoïétique. Elles ne correspondent pas à un ordre évolutif ; elles se forment et se stabilisent à certains moments de l'organisation mentale des sujets, des groupes et des institutions. Chacune d'elles se constitue comme un système plus ou moins ouvert d'explication du monde, et plus précisément de l'origine, de la fin et des finalités du sujet, du groupe et de l'institution. Chez les sujets, les théories sexuelles infantiles sont une des matrices de ces systèmes explicatifs. Elles sont porteuses de représentations sur la causalité des phénomènes et sur la nécessité d'établir ou de rétablir impérativement un ordre face au chaos, à la différence inquiétante et à l'angoisse qu'ils génèrent.

En 1980, mon attention s'était centrée plus particulièrement sur l'analyse de la consistance psychique de l'idéologie, sur les processus de sa formation et sur les fonctions qu'elle accomplit. J'en avais esquissé la notion en 1971, puis en 1976 dans le modèle de l'appareil psychique groupal. J'essayais d'en dégager la structure et de préciser les circonstances de sa récurrence.

Je définissais alors la *position idéologique* par une certaine configuration de fantasmes, d'identifications et de mécanismes de défense qui produisent une formation psychique caractérisée par la toute-puissance de l'Idée, par l'emprise des fonctions de l'Idéal et par la figure obsédante et tyrannique de l'Idole (du fétiche). La position idéologique se fonde sur la nécessité de construire une explication universelle sur la base du principe de causalité unique.

Je distinguais entre une position idéologique fondée sur l'Idéal du Moi et l'idéologie construite sous l'effet du Moi idéal. La première s'élabore dans le Moi comme une forme à réaliser par identification à des personnes aimées ; elle joue un rôle décisif, souligné par Freud (en 1921, *Psychologie des masses et analyse du Moi*), dans la formation des masses, des institutions et des groupes ; elle est ouverte aux processus de transformation et elle négocie des compromis avec le principe de réalité. A. Green a été l'un des rares psychanalystes à se départir d'une conception totalement négative de l'idéologie, en centrant son analyse sur le désir qui la soutient plutôt que, *a priori,* sur son caractère pernicieux, négatif, destructeur[1].

La seconde, que je qualifie aujourd'hui de radicale, obéit exclusivement aux injonctions impératives de la toute-puissance basée sur le narcissisme infantile. Porteuse de certitudes absolues, la position idéologique radicale ne tolère aucune transformation. Elle s'affirme,

1. Cette opinion négative est sans doute fondée sur la *doxa* psychanalytique sur la croyance, pensée comme fondamentalement obscurantiste, destructrice et aliénante, selon le modèle de la croyance religieuse radicalement opposée au raisonnement scientifique ; cf. par exemple C. Padron Estarriol (1997), G. Laval (1997). À ce propos, F. Duparc (2004) se demande si toutes les idéologies sont néfastes au point de les qualifier de *maladies* de l'Idéal du Moi et du Surmoi collectif etsi toutes se mettent au service de la pulsion de mort. La position de S. de Mijolla-Mellor (2004) est encore plus ouverte. Elle pense, suivant Freud sur ce point, que le besoin de croire est intrinsèquement lié à la vie psychique et qu'une force pulsionnelle est attachée à la croyance. S. de Mijolla-Mellor explore les sources inconscientes du besoin de croire, fondé sur l'expérience de la dépendance et du manque, dans le désir nostalgique de l'autre et dans le besoin d'être protégé par une figure paternelle toute-puissante. Ces caractéristiques sont celles de la croyance religieuse qui aide à supporter la réalité, soutient l'identité, assure les certitudes nécessairespour enrayer le doute.

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

contre l'incertitude et l'inconnu, comme une pensée contre le penser ou comme « une authentique inaptitude à penser »[1], par prévalence du déni et du désaveu. Elle commande une action et elle la justifie. Elle est impérative, soupçonneuse, n'admet aucune différence, aucune altérité et prononce des interdits de pensée. Elle est sous-tendue par des angoisses d'anéantissement imminent et par des fantasmes grandioses de type paranoïaque. Elle est aussi une mesure défensive contre les moments chaotiques. La position idéologique radicale est une organisation narcissique fondée sur un déni collectif de perception de la réalité au profit de la toute-puissance de l'Idée, de l'exaltation de l'Idéal et de la mise en place d'une Idole, ou fétiche.

Bien que quelques psychanalystes aient amorcé, souvent de manière très éclairante, une réflexion pour construire le champ conceptuel de l'idéologie (ainsi W. et M. Baranger, A. Green), il m'apparaissait que son statut n'avait pas été suffisamment élaboré dans le corpus théorique de la psychanalyse essentiellement centrée sur l'individu, et qu'en tout cas sa consistance et sa fonction dans les groupes, là où elle tient une part décisive de son ancrage pour chaque sujet, restaient à prendre en considération.

Cette absence d'articulation entre le champ de la réalité psychique d'un sujet et celui du groupe dans lequel se forment et se confortent ses représentations du monde, m'apparaissait comme l'effet de l'insuffisante distinction entre l'idéologie en tant que discours spécifique de l'ensemble social sur la réalité du monde et sur son propre fondement, et la position idéologique construite par un sujet singulier et par un ensemble, tel qu'un groupe ou une famille, dans la rencontre avec les valences psychiques contenues dans les énoncés de cet ensemble.

La nouvelle édition de 2016

Dans cette nouvelle édition, je réitère l'idée de la permanence de l'idéologie comme position mentale. J'en explore avec de nouveaux moyens de nouvelles dimensions, et je reprends cette question : comment se maintient l'illusion de la mort des illusions ?

1. Dans son étude du procès d'Eichmann à Jérusalem, H. Arendt note à son sujet que « aussi monstrueux qu'aient été les faits, l'agent n'était ni monstrueux, ni démoniaque, et la seule caractéristique décelable dans son passé comme dans son comportement durant le procès et l'interrogatoire de police était un fait négatif : ce n'était pas de la stupidité mais une curieuse et authentique inaptitude à penser » (in *Considérations morales*, 1971, trad. fr. 1996, pp. 26-27).

À la fin des années 1970, nous étions encore sous l'effet des massifs idéologiques qui avaient organisé les banqueroutes majeures de l'humanité, le fascisme, le nazisme et les dérives monstrueuses du marxisme-léninisme et du maoïsme. Mais déjà les grands systèmes idéologiques qui avaient structuré la pensée, les idéaux et les principes de l'action à la fin du XIX^e^ siècle et pendant les deux tiers du XX^e^ avaient commencé à se désagréger. La chute du mur de Berlin, en octobre 1989, en a rendu caducs les motifs dans la plupart des régions du monde, cependant que d'autres formes de l'idéologie prenaient un relais diffus, puis affirmé avec force et violence dans de nouveaux contenus. Les massifs idéologiques hyperlibéraux, nationalistes et ceux des fondamentalismes religieux se consolidaient en contrepoint de la mondialisation.

Dans l'ouvrage de 1980, avec quelques rares autres chercheurs, je soutenais l'idée que si la plupart des grands systèmes idéologiques qui ont prévalu au cours des deux derniers siècles étaient en train de se disloquer, la mort proclamée des idéologies était une mort apparente. Je pense que la position idéologique est une disposition permanente de l'esprit humain, au moins comme *Weltanschauung*, telle que Freud l'a décrite, et que sa manifestation correspond à des constantes psychiques associées à des contextes sociaux bien précis. L'idée était que, au-delà de ses expressions historiques, la position idéologique subsiste alors même que ses contenus changent, et qu'elle se manifeste sans organisation systématique, mais plutôt en noyaux et fragments isolés qui, à un certain moment, peuvent être remployés et s'assembler en de nouveaux systèmes idéologiques.

C'est ainsi que les effets de la *position* idéologique et les aliénations qu'elle génère dans ses formes radicales continuent de se manifester dans les thèmes de l'épuration ethnique, des fondamentalismes religieux, des idoles nationalistes et des idéaux sectaires, dans les thèses de l'économie hyperlibérale.

Avec les attentats du 11 septembre 2001 à New York, du 11 mars 2004 à Madrid et tous ceux du même type qui leur ont succédé, nous entrons dans une autre configuration des idéologies où la dimension des fondamentalismes religieux s'affirme de manière centrale, même si d'autres intérêts sont servis et recouverts par eux.

Le 22 juillet 2011, un Norvégien, Anders Behring Breivik, accomplit un attentat à la bombe à Oslo, devant des bâtiments significatifs du pouvoir politique qu'il combat. Il tue 8 personnes. Puis quelques heures plus tard, il exécute à l'arme automatique dans l'île d'Utoya 69 jeunes gens membres de la Ligue des jeunes du parti travailliste norvégien. Son

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

acte terroriste fait en outre 151 blessés. Des experts, des journalistes, des avocats, le père du terroriste ont publié des témoignages et des analyses qui permettent de se faire une représentation de sa personnalité et de son histoire. Je cite ce cas, parce qu'il apparaît comme l'acte d'un individu isolé, bien que cet acte s'insère dans un arrière-fond de pensées idéologiques auxquelles Breivik adhère.

Les angoisses archaïques qui appellent des mesures défensives sévères, la terreur de la castration, la hantise de la féminisation, l'épouvante de l'invasion étrangère ou de l'envahissement (par l'islam), la fragilité identitaire retournée en affirmation, la survalorisation de la violence, la toute-puissance des armes : un fatras de positions plus ou moins systématisées, qui refusent toute critique, toute remise en cause, car la représentation de la cause est maintenue par le déni de tout autre point de vue.

L'acte meurtrier de A.B. Breiwik semble proche de celui du tueur de Sousse qui exécute le 26 juin 2015 38 personnes à l'arme automatique. Il diffère de celui du jeune Américain qui, se croyant investi d'une mission par une organisation raciste, tue le 18 juin 2015 9 personnes noires dans une église de Charleston.

Mais ces trois actes sont encore différents de ceux dont les auteurs sont membres d'un groupe ou d'une organisation terroriste dont ils reçoivent un mandat explicite de tuerie. Ils n'en diffèrent pas tant par l'héroïsation de la mort qui s'attache aux impératifs de l'Idéal, que par la récompense de l'autosacrifice au service de la cause absolue. Mais dans tous les cas, les actes terroristes sont la manifestation de l'idéologie qui les soutient et les justifie.

Qu'elle soit systématique ou fragmentaire, la position idéologique comporte toujours ces trois composantes : la toute-puissance de l'Idée, la contrainte ou le modèle de l'Idéal, l'emprise de l'Idole (ou du fétiche).

Depuis les recherches publiées en 1980, mon analyse s'est enrichie de plusieurs concepts : seulement esquissé dans les écrits précédents, le concept d'alliances inconscientes y occupe désormais une place centrale. J'ai adopté le concept de lien tyrannique selon les perspectives élaborées par D. Meltzer (1968), et notamment l'idée que « la tyrannie est une défense contre les angoisses dépressives ». L'idéologie, comme objet tyrannique[1], organise des rapports de soumission à l'objet tyrannique et des liens d'emprise sur le sujet ou sur le groupe soumis à cet objet, afin de lutter contre ces angoisses. Mais, dans le même mouvement, elle

1. Sur la tyrannie de l'Idée, de l'Idéal et de l'Idole, cf. R. Kaës, 2014a.

dévoile d'autres angoisses, de nature persécutoire, dont elle se débarrasse en se donnant des objets à attaquer : « mauvaises » pensées, ennemis externes.

Comme en 1980, cette nouvelle édition ne se donne pas pour objectif de présenter l'analyse d'une idéologie en particulier. Ce serait un autre travail. Mon propos est de formuler, à partir de la clinique psychanalytique des sujets et des groupes, ce qui pourrait constituer les éléments d'une psychanalyse des mentalités. J'en ai esquissé l'objet et la méthode à propos de l'idéologie. Il me restera à élargir le champ de mon investigation aux deux autres « positions » mentales que j'ai commencé à décrire : la position utopique et la position mythopoïétique, ainsi que les mentalités correspondantes.

Dans ce projet, je voudrais pour conclure souligner que la méthode psychanalytique apporte ici des éléments de discussion sur au moins deux questions assez centrales dans le débat sur l'extension du champ de la psychanalyse. Tout d'abord sur la validité des grandes constructions spéculatives ou empiriques de l'application de la psychanalyse aux mentalités collectives. Le champ électif de cette application s'est pour l'essentiel limité au mythe, plus précisément aux énoncés du (des) mythe(s). Ensuite, les nouvelles approches de la psychanalyse nous conduisent à la connaissance des processus de la construction des mentalités, assurément à partir d'un dispositif limité à l'interférence entre la réalité psychique subjective et la réalité des petits ensembles groupaux. Mais cette limitation est aussi un gage de précision : elle pose une fois encore et de manière différente la question de ce qui peut, ou ne peut pas, être extrapolé à partir de ces données précises et limitées.

AVANT-PROPOS (1980)

LE DISCOURS SUR L'IDÉOLOGIE se forme à la fin du XVII^e siècle, au moment où un nouvel ordre social et politique, économique et culturel se construit sur les fondements ébranlés de l'ordre ancien. Science des idées, l'idéologie des idéologues est l'étude des associations et des combinaisons d'images qui forment les systèmes conceptuels.

Ce qui, tout au long du XIX^e siècle, va devenir le système d'opinions dominant, reflet inverse du réel, instrument de la falsification et de l'illusion, émerge donc d'un mouvement de rupture et d'un projet d'association. C'est probablement que les organisations sociales ou les représentations collectives dévoilent leurs structures et leurs effets quand elles se lézardent et se décomposent. Dans les multiples brèches, la base jusqu'alors muette, dépositaire des valeurs, des angoisses, des croyances, laisse apparaître ses contenus déliés.

Jusqu'à cet ébranlement de la fondation, penser l'idéologie n'était guère possible. Ce qui la constitue s'était implicité et formait l'arrière-fond des processus psychiques et sociaux, cet ensemble muet, massif et indistinct où la religion, la morale, les croyances et la politique se fondent avec l'organisation sociale, les unes soutenant les autres. Certes, l'ordre ancien avait eu ses analystes : Montaigne, La Boétie, Montesquieu et les Encyclopédistes furent les premiers éclaireurs du dégagement idéologique. Il fallait attendre la crise pour que leur critique fût entendue.

Les nouveaux mouvements collectifs qui naissent de la révolution politique, de la redistribution sociale et de l'industrialisation s'animent d'idées, d'idéaux et de valeurs dont les antagonismes deviennent plus

© Dunod – Toute reproduction non autorisée est un délit.

aisément perceptibles. L'idéologie s'organise en discours et en emblème nécessaires à la construction de l'identité collective, du sentiment d'appartenance, de la représentation du monde. Et ce qui se produit traverse les classes sociales et les nations. Les guerres impérialistes de Napoléon vont susciter en Allemagne ce dont elle avait besoin pour s'unifier : un Fichte, qui dans ses fameux *Discours à la nation allemande* (1807-1808) va assurer une base nationale à l'idéologie allemande. L'idéologie se forme en appui antagoniste.

Un retournement s'effectue alors : l'idéologie est association, liaison, soudure des idées et, parallèlement, des groupements humains. Mais elle est aussi dissociation du réel et de l'illusion, du discours et de l'action ; elle va devenir arme et vecteur d'une action violente. Elle sera donc attaquante et attaquée pour sa puissance d'association et pour sa force dissociative.

L'annonce de la mort de l'idéologie commence à être faite quelques décennies seulement après sa découverte. N'aurait-elle duré que le temps des premières grandes guerres continentales, le temps des grandes révolutions et de leurs faillites ? L'annonce est répétée. Les hommes seraient comblés dans leurs désirs et leurs aspirations par les progrès de la civilisation. La consommation de biens et de services serait le substitut de l'*ersatz* idéologique. Fin de l'*ersatz*, fin du désir ? Fin de la faim. Je pense plutôt que cette annonce est une stratégie d'attaque : explication certes partielle, mais comment ne pas inscrire cette annonce mortuaire dans celles de Nietzsche, de Valéry, de Foucault : Dieu, les Civilisations, l'Homme ne cessent de mourir, représentants de nos désirs d'éternité, d'immortalité, de puissance ? Prophétiser la mort de l'idéologie m'est souvent apparu comme une manière de combattre la mort que porte en elle l'idéologie. On peut entendre dans ce « Mort à la mort ! » le cri d'une protestation vitale contre l'effacement de l'humain par l'Idée, l'Idéal et l'Idole de l'homme. Dans cette protestation vitale se forme une conception de l'idéologie que nous dirions aujourd'hui radicale, marquée tout au long du XX^e^ siècle par la consistance qu'elle a prise dans le nazisme, le marxisme-léninisme et ses dérivés staliniens et maoïstes.

Nous avons appris que ces effacements se comptent en massacres, en génocides, en exterminations et en enfermements de toutes sortes ; nous savons aussi que ces effacements se préparent de longue date, qu'ils se justifient par l'allégeance consentie de chacun à l'idée ultime, intangible et salvatrice, et que, dans cette allégeance, c'est déjà de la mort qu'il s'agit, de la défense contre elle et contre l'angoisse qu'elle suscite. Cette mort souhaitée est ainsi le désir d'en finir pour toujours avec les souffrances, les aliénations, les impostures et la tyrannie qu'impose